



Académie des sciences d'outre-mer

*Les recensions de l'Académie*¹

***Des femmes écrivent l'Afrique. Vol. 4, L'Afrique du Nord / Fatima Sadiqi, Amira Nowaira, Azza El Kholy
éd. Karthala, 2013
cote : 59.287***

« Écrire l'Afrique du Nord par les femmes », c'est le pari qu'ont lancé plus d'une centaine de femmes écrivains d'Algérie, d'Égypte, de Mauritanie, du Maroc, du Soudan et de Tunisie. Déjà avait vu le jour l'Afrique du Nord-Ouest et du Sahel en 2007, puis l'Afrique australe en 2008 et enfin l'Afrique de l'Est en 2010. Ce projet fut imaginé par Tuzylène Jita Allan et Florence Howe lors de la conférence de la Modern Language Association en 1990. Ces quatre volumes de la série virent donc le jour grâce au Comité de la Feminist Press. Ce fut, selon la déclaration de ces deux femmes, éditrices et assistées d'Abena P. A. Busia : « L'entreprise la plus gigantesque de notre vie ... » mais elles ont eu aussi l'espoir que ces volumes, allant de 1996 à 2007, engendreraient l'écriture d'autres livres.

L'anthologie remonte très haut avec des textes attribués à Hatshepsout : « Mon faucon s'élève haut dans le ciel » et les lamentations d'Isis et de Nephtys (300 AEC= Avant l'ère commune) en écriture hiéroglyphique : « Je suis la sœur que tu aimais sur terre / tu n'aimas aucune autre femme / en dehors de moi, ô mon frère, ô mon frère ». (Traduction de Christiane Desroches-Noblecourt). Le ton est donné car il s'agit souvent d'une déploration de leur sort par les femmes opprimées à travers les âges mais aussi de l'expression, en contre point, d'une révolte comme dans les textes de Fatma Kandil (Égypte 1993, arabe = langue d'écriture) qui décrit sa « vie dans une maison sans clefs, sans porte mon ventre est rempli d'épines » mais aussi de l'expression en contrepoint d'une révolte avec Fatima Tabaamrant (Maroc 1983, berbère) et sa chanson : « Réveillez vous mes sœurs ! »

On dénombre donc cent-six femmes, dont les éditeurs ont recueilli les textes et, appartenant à des contextes géographiques, linguistiques et sociaux très divers ; textes choisis par des comités de lecture régionaux. L'introduction contient un historique et une description politique et sociologique de l'Afrique du Nord. La division est historique et par grandes marges temporelles : des pharaons à l'époque romaine, l'islam du 7^e siècle au 18^e siècle, le 17^e siècle avec l'évolution des familles et l'esclavage. Du 19^e siècle au milieu du 20^e siècle : l'oppression coloniale et l'éveil. Puis au milieu du 20^e siècle, l'objectif des femmes écrivains : « Libérer les nations, libérez les femmes ». L'étude du fondamentalisme, les codes de la famille, le problème du voile font partie de thématiques de l'écriture. Dès l'entrée dans le 21^e siècle le processus politique est entamé avec l'entrée des femmes mais aussi la prostitution et les

¹ 



Académie des sciences d'outre-mer

trafics, le retour du voile, l'exil, «le sort des épouses transplantées », « le passé de la tradition face à la mutilation féminine devient-il un poids mort ou une source d'inspiration ? », « L'écriture devient aussi une stratégie de vie ».

Cette étude très ambitieuse procédant d'un choix, ont été retenus, pour en dresser ce tableau, les auteurs dont les textes les plus significatifs illustraient les périodes ainsi découpées dans l'espace et le temps. Le résumé qui est donné ici, relève des mêmes obligations de choix, donc aussi de sacrifices, tout en tentant d'éclairer le futur lecteur sur la richesse et la diversité des textes et des thèmes.

Les Anciens

La pétition d'Aurélia Thaïsous (dite Lolliane, 263 A EC = AVJC) prouve le remarquable état d'avancement de la condition féminine grâce à l'Empire romain. Il s'agit de la pétition d'une femme de tête et lettrée, adressée au préfet de l'Égypte, pour faire valoir ses droits, conformément aux textes en vigueur depuis l'entrée de l'Égypte dans l'empire romain : les femmes jouissent de l'indépendance légale et personnelle une fois qu'elle ont mis au monde trois enfants vivants : égalité dans la famille et devant la loi, garde des enfants, droit d'acter en justice, d'hériter, de léguer, de contracter, d'acheter et de vendre des terres .

La chrétienne Sainte Synclétique (4^e siècle APJC Égypte, grec), née d'une riche famille macédonienne installée à Alexandrie, fut éduquée à l'école de l'évêque Clément de cette cité. Après avoir donné ses biens aux pauvres, elle se retrancha dans le caveau familial avec sa sœur puis dans le désert où elle vécut jusqu'à 83 ans. Visitée par les croyants elle prêcha la voie du salut au point de recevoir le titre de « mère du désert ». Durant le 6^e siècle, ses enseignements furent traduits du copte en grec, puis en latin (en français en 1972, puis en anglais, et en arabe en 2002) par des nonnes d'un couvent égyptien : « Nous les femmes du désert, ne nous laissons pas égarer, à la pensée que celles du monde vivent sans inquiétude, car il se peut que par comparaison, elles souffrent davantage que nous car, dans le monde, l'hostilité vis-à-vis des femmes en général, est grande. Pourtant il arrive que le laïque sauve son âme au milieu de la tempête et, nous, il nous arrive de nous noyer au milieu des eaux calmes, en laissant échapper le gouvernail de la vertu ».

L'islam du 7^e au 18^e siècle : deux poèmes de Mharya Al Aghlabiya et Khadija Ben Kalthoum ; la première appartient à la famille des Aghlabides qui régna sur l'Afrique du Nord et vécut une existence raffinée mais esseulée près de Kairouan : « Si seulement je savais /exprimer ma douleur / ! Mon amour est tel qu'il finira par me faire perdre la raison / à la suite de l'exil de mon bien- aimé / Ainsi le chagrin décompose t-il / les femmes aimantes ». La seconde, de la ville de Madhia, était célèbre pour ses poèmes d'amour. Ses frères l'empêchèrent d'épouser celui qu'elle aimait : « ils nous ont séparés / et quand à nouveau / nous nous sommes retrouvés/ leurs mensonges et leurs calomnies nous ont déchirés / Ô pauvre de moi / Ô pauvre de toi ! ».

L'islam du 7^e au 18^e siècle : Hafsa bint el Hadj Al Rakuniya (Maroc, 1160, arabe) née à Grenade en 1135 se trouve mêlée à une sombre histoire de cour et d'intrigue amoureuse. Née d'une famille berbère aisée, amoureuse de Jafar, fils du Calife, elle entretient pourtant imprudemment une correspondance amoureuse, avec le



Académie des sciences d'outre-mer

gouverneur de Grenade, un ancien esclave noir. La jalousie des deux hommes, une rébellion contre les Almohades par Jafar, et le sort de ce dernier est scellé par une exécution capitale. Se sentant coupable, elle part pour Marrakech où elle se voue au deuil jusqu'à sa mort. Ses poèmes sont devenus aussi célèbres que le roman de Roméo et Juliette : « n' imagine pas un instant que la distance qui nous sépare me fera t'oublier. Je te protégerai jalousement des espions, de toi-même, de ton temps et du lieu où tu vis. Même si je te cachais sous mes paupières jusqu'au jour du jugement, cela ne me suffirait guère ».

Mais on trouve aussi des correspondances qui jettent un jour nouveau sur l'importance politique prise par les femmes des cours musulmanes : Lalla Fatima (Maroc, 1764, arabe). L'épouse du sultan Sidi Mohamed ben Abdallah (1757- 1790) écrit à une princesse européenne en tant que « la grande princesse du Maroc » pour lui demander de libérer deux esclaves musulmanes, emprisonnées en Espagne, en échange d'une ou deux esclaves chrétiennes retenues dans des prisons marocaines ; « L'esclavage était très répandu au Maroc au 18^e siècle et était encore légal en Espagne. » Elle accompagnait sa lettre d'une boîte de perles et de bracelets en or « qui nous parvient du commerce » et ajoute « ... cette libération bénéficiera à nos deux pays ».

Pour la période qui va du 19^e au 20^e siècle, relevons des activités désormais engagées, voire politiques avec Labiba Hashmi (1882-1952, arabe) qui proteste contre l'exclusion des femmes de l'expression politique par le parti Wafd nationaliste. Partisan d'un islam rigoureux, Saad Zogloul les écarta en 1922 du comité pour la nouvelle constitution. Blanche Bendahan (1930 – 1975, Alger, français), devient célèbre avec Mazal Toz, publié en 1930 à Paris, couronné par l'Académie française, puis reçoit le prix de la Ville de Nice avec Sous les soleils qui ne brillent pas. En Tunisie, c'est Bchira ben Mrad (1937, arabe) avec Tunis al Fatat (La jeune femme de Tunis) publié en magazine en 1938, qui décrit la difficile condition féminine tandis qu'a émergé en 1936, l'Union des femmes tunisiennes qui, promeut leur émancipation. A Fès (Maroc, 1943, arabe) Malika el Fassi qui demanda le droit de vote pour les femmes et le droit à l'éducation est membre des Sœurs de la pureté créées en 1916. Elle célèbre la remise du certificat d'études aux filles comme un événement historique in « Le soleil s'est levé pour les femmes marocaines ». Au Maroc, encore, Lalla Aïsha (1947, arabe) de 1960 à 1970 est une ambassadrice itinérante en Europe pour faire reconnaître le rôle moteur exemplaire et de pointe qu'ont joué les femmes au cours de ces années avec la création du parti de l'Istiqlal (Indépendance) avec « *Le Discours d'une princesse dévoilée* » en 1947.

Au milieu du 20^e siècle, apparaissent les thèmes de la double aliénation patriarcale et coloniale, l'inégalité « de genre » présentés en Algérie par Djemila Dèbèche. Née près de Sétif, elle avait lancé une revue féministe l'Action en 1947, écrit un roman Leïla, une jeune fille d'Algérie et rédige des études militantes : L'enseignement de la langue arabe en Algérie et le droit de vote aux femmes algériennes en 1951. Assia Djebar, née en 1936, à Cherchell, a passé deux ans à l'école normale supérieure de Sèvres en 1955. Après l'arrestation de son frère au maquis, un mariage puis une licence d'histoire, Femmes d'Alger dans leur appartement, nouvelles écrites en 1980, un essai Femme arabe la font connaître tandis



Académie des sciences d'outre-mer

qu'elle combat pour la reconnaissance de la femme algérienne : liberté de se dévoiler, de vivre dans l'espace masculin, liberté d'exister sans être une ombre .Membre de l'Académie française en 2005 et enseignante à l'université de New-York ; (Le Dictionnaire des auteurs maghrébins de langue française Jean Dejeux auquel nous nous sommes référées est riche en informations ; Karthala 1984).

Fadhma Aïth Mansour Amrouche, née en Grande-Kabylie en 1882, fille naturelle, fut élevée dans un couvent de Sœurs blanches et baptisée sous le nom de Marguerite. Elle a exprimé dans ses poèmes sa solitude entre deux cultures et laissé le récit de son isolement dans Histoire de ma vie, après avoir vécu entre la Tunisie et la France, elle mourut en Bretagne en 1967. Elle est la mère du célèbre poète Jean Amrouche. Le beau récit de la jeunesse à Alexandrie (en anglais) de Wadida Wassef, d'une famille copte très aisée, est plus optimiste, tout en étant imprégné d'un humour nostalgique avec Tante Noor, une matriarche : « Lorsqu'elle montait dans l'autobus, les passagers en attente soutenaient son postérieur quand elle y grimpait en retenant sa longue robe par l'ourlet ».

La fin du 20^e siècle

S'ouvre toute une galerie de femmes engagées : Saida Menebhi (Maroc, français, morte en 1977) fut emprisonnée comme communiste, rébellion contre Hassan II puis déclarée « martyre du mouvement féministe : dans Prison : « mot amour plus fort que la répression, les mots que je grave sur les murs gris de ma cellule comme me couper les veines pour les écrire avec du sang ou m'aiguiser les ongles pour les graver profonds ? ».

Zainab Al-Ghazali, née en 1917 (Égypte, 1978, arabe) se battit pour les droits politiques et juridiques des femmes dans le respect des principes islamiques avec la création de l'Immah des femmes musulmanes. Condamnée pour complicité dans un attentat contre Nasser, fomenté par les Frères musulmans, elle fut libérée après la mort du Raïs en 1971. Avec Amina Wahib (Maroc, 1980, arabe) poète, on retrouve la déploration féminine : « La rose se fane, son parfum s'est évaporé, de ses cheveux elle se fait une ceinture ». En revanche Aïcha Mekki (Maroc, 1980, français) est une journaliste de combat qui explore les bas – fonds de la société avec ses chroniques judiciaires publiées à Taza, Rabat dans l'Opinion, journal francophone, et rédige des articles sur la prostitution. Lorsqu'elle meurt, très pauvre, à 32 ans en 1997, on parla d'assassinat. Un prix Aïcha Mekki a été créé pour les femmes journalistes.

Fatima Mernissi, née en 1940 en France, après des études de sociologie à l'Université de Rabat et aux USA, devient professeur de sociologie à Rabat et joue un rôle dans les institutions internationales (ONU). Sa célébrité lui vaut des menaces de mort des fondamentalistes. En 2003, elle reçoit le Prix littéraire Prince des Asturies Parmi ses livres, on peut citer Sultanes oubliées (1990), Femmes et chefs d'Etat en islam avec pour thèmes traités : l'élection au suffrage universel qui entraîne la rupture avec l'islam khalifal comme dans le cas de Benazir Bhutto ; disjonction des dignités religieuses de l'islam, fin des hommes de l'élite, exclusion des femmes et de la masse populaire du pouvoir, le voile jouant le même rôle dans la symbolique. Amina Arfaoui (Tunisie, 1987, français) est née en 1947 à Sousse. Après des études germaniques, elle enseigne à l'université de la Manouba. Sa nouvelle dans laquelle on voit une épouse



Académie des sciences d'outre-mer

pactiser avec la maîtresse pour apprendre les secrets de sa séduction et garder son mari volage, Le Phonographe a été primée par Radio-France internationale.

La fin du 20^e siècle

Salwa Bakr (Égypte, 1992, arabe). Née en 1949, enseignante à l'université américaine du Caire, critique théâtrale et cinématographique ; elle publie Les Écrivains en 1980, recueil de nouvelles à l'Harmattan ; en 1998 Des histoires dures à avaler : écrasée par le poids des conventions, une jeune femme craint de sombrer dans la folie

Née en 1955 Latifa Jbabdi (Maroc, 1942, arabe) se consacre à l'Union pour l'Action féminine (ONG) et elle est connue pour son étude du statut personnel des individus au sein de la famille. De 1993 à 1994, elle est rédactrice en chef du 8 Mars, le magazine féminin du Maroc. Elle réunit un million de signatures en faveur des femmes par son ONG. Éluée députée socialiste en septembre 2007, elle va aussi jouer un rôle actif dans les commissions pour les droits de la femme à l'ONU. Une fatwa est lancée contre son organisation qui contribue à une réforme importante au statut du Moudawada (statut familial) de 2003 mais elle subit un procès lors de sa campagne contre les violences faites aux femmes.

Latifa Al-Zayyat (Égypte, 1993, arabe) Née en 1923, professeur à l'Université du Caire Aïn Shams. Avec d'autres politiques et militantes, elle publie des textes sur la situation politique. Depuis son engagement en 1940, elle est déchirée comme les jeunes intellectuels entre communistes et frères musulmans. Son roman sur une jeune femme de la classe moyenne symbolisa l'Égypte de 1956 : La Porte ouverte, fut inspirée par les romans de Tolstoï et de Dostoïevski.

Batta Mint El Bara (Mauritanie, 1994, arabe), née d'une famille de juges traditionnels, commença à écrire des poèmes d'amour en cachette dès ses vingt ans. Elle osa espérer émerger « dans un pays d'un million de poètes » mais qui « a ignoré les femmes », après avoir publié un recueil en 1980. Mais elle s'élève au dessus des contingences de son pays pour dresser un aperçu de la condition du poète en général et le fait d'être une femme dans une société arabo-musulmane « et tout ce que cela signifie comme restrictions en général : avec l'oral dominant, l'écrit étant réservé aux hommes ». « J'appartiens à cette catégorie sociale où le savoir est traditionnellement présent et où être poétesse touche à la féminité elle-même. Sous le titre La Caravane, elle s'affirme ainsi : « J'ai voulu que mon écriture devienne pluie, torrents, gavant les sables secs ».

Radwa Ashour (Égypte, 1994, arabe) a plus d'une corde à son arc : écrivain, conférencière, professeur à l'université du Caire en littérature anglaise, elle a fait jour à une trilogie de romans historiques, genre peu abordé par les femmes écrivains d'Afrique. Avec Grenade, elle évoque la chute de la ville aux mains des chrétiens et le poids de l'Inquisition. L'héroïne, une femme instruite en médecine traditionnelle, est accusée d'hérésie. Elle est brûlée vive après avoir été torturée et pour avoir préparé des « concoctions sataniques ».

Naïma Boucharef (Tunisie, 1994, français) exprime une révolte ; celle d'une mère contre l'assassinat de son fils, officier, âgé de 30 ans, par des fondamentalistes



Académie des sciences d'outre-mer

islamistes dans une embuscade à Alger en 1994 et pendant le Ramadan : *pourquoi a-t-on assassiné mon fils ?*

Au Soudan, Buthayna Rhadr Mekky, née en 1948, enseignante d'anglais dans les Emirats, raconte dans Rites, l'histoire d'une excision médicale et acceptée par une épouse afin de garder son mari attaché à la coutume de sa tribu. « Quelle monstruosité ! Hélas le Bien- Aimé qui résidait dans mon cœur et dans mon âme, je l'ai perdu à jamais même si j'ai conquis un homme, mon mari » !

Le siècle nouveau s'ouvre avec des femmes qui vont s'affirmer désormais dans une carrière officielle dans les lettres ou le journalisme. Elle est devenue un poète célèbre au Maghreb, Hafsa Bakri- Lamrani (Maroc, 2001, français), née en 1948, professeur de littérature et civilisation anglo-saxonne après des études à Paris VIII Jussieu, enseignante au centre américain de langues de Rabat, membre fondateur de la première maison de la Poésie du Maroc et de l'Union des écrivains du Maroc. Dans L'Appel de Hajar, cette servante égyptienne Sarah, la femme stérile d'Abraham, s'enfuit dans le désert avec son fils Ismaël où ils sont sauvés de la soif par un ange. Cette quête de l'eau prend une valeur symbolique dans le pèlerinage musulman. Mais sous son nom poétique, Hajar tend la main à Sarah, image d'unité et d'amour féminin face à la xénophobie religieuse et au discours patriarcal qui en ont fait des rivales : « Ismaël et Isaac / dormiront sous nos voiles / et ceux de la nuit / Nous serons la même mère ».

Ekbal Baraka (Égypte, 2002, arabe), née en 1943 au Caire, écrivain, journaliste et féministe, obtint une licence d'anglais à Alexandrie et d'arabe à celle du Caire. Rédactrice en chef de Hawaa (1993-2007), magazine féminin important, elle est aussi présidente de l'Union des écrivains égyptiens. Prix national égyptien de littérature pour son roman Hijab en 2002, elle est aussi très critiquée pour avoir affirmé que le voile n'était pas une prescription coranique. Elle prit part à une vive controverse : des éditeurs ayant publié une critique de Colin Powell, secrétaire d'État américain qui avait déploré l'obscurantisme dans l'éducation féminine, le débat fut lancé, dénonçant l'influence des États-Unis dans le développement et l'éducation des femmes au Moyen-Orient avec l'accusation que « l'implication des pouvoirs coloniaux dans la première moitié du 20^e siècle a déjà suffisamment nui aux femmes égyptiennes et à notre mouvement féministe ». Elle a écrit afin que les rêves de Qasim Amin ne tombent pas dans l'oubli. L'auteur de La libération des femmes, Qasim Amin, fut d'ailleurs « l'objet de vives critiques sur ce qu'il se recommandait de la jurisprudence islamique ».

Yaëlle Azagury (Maroc, 2007 anglais), écrivain, est née dans une famille juive du Maroc, les Toledano, venus de Venise à Tanger. Après des études de littérature française à la Sorbonne Nouvelle et à l'Institut des Sciences politiques de Paris, elle enseigne la langue et la littérature française à Bernard College, tout en revenant régulièrement au Maroc voir ses parents. Elle consacre ses recherches à la littérature française d'Afrique du Nord et à Marcel Proust et décrit ainsi la ville de son passé dans Une enfance juive marocaine : « Tanger où il n'y avait pas de mellah, mais où les juifs n'étaient pas assimilés ni ouverts aux influences multiples ». Elle dresse un tableau familial avec la distinction entre « les juifs berbères de l'Atlas ou Toshavim, premiers habitants du Maroc et les Megorashim, descendants des Espagnols exilés et plus



Académie des sciences d'outre-mer

instruits ». D'où un problème d'identité, « à la différence des juifs d'origine algérienne français et qui, avant le Protectorat, vivaient dans des conditions précaires ». D'où la complexité qu'elle ressent : « à Tanger, c'était encore pire. Imaginez que vous soyez un juif de culture espagnole, né au sein d'un état musulman, éduqué dans un lycée français ou à l'Alliance Israélite Universelle, les pieds profondément enracinés dans le sol nord-africain mais le regard tourné vers l'ouest. Pour moi, l'identité ressemble à un puzzle dont il manquait toujours une pièce ».

En conclusion de leur introduction, riche en commentaires sociologiques et psychologiques ainsi qu'en références historiques, les initiatrices de cette entreprise de longue haleine, ont lancé un signal d'espoir : « en dépit de la persistance des inégalités entre hommes et femmes en Afrique du Nord, nous sommes convaincues que les femmes continueront à lutter pour leurs droits. C'est aux femmes nord-africaines qu'il revient de rétablir l'humanité et la raison. C'est à elles de transformer le négatif en positif. Elles ont bien l'intention de relever ce défi ». Avec cette affirmation : « l'écriture comme stratégie de survie ».

Annie Krieger-Krynicky